Ressacs et logique de la vie nocturne

Sarah-Louise Pelletier-Morin

Numéro 86, automne 2021

La purification du genre humain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier-Morin, S.-L. (2021). Ressacs et logique de la vie nocturne. *L'Inconvénient*, (86), 13–18.

Ressacs et logique de la vie nocturne

ESSAI Sarah-Louise Pelletier-Morin

L'homme civilisé a troqué un morceau de possible bonheur contre un morceau de sécurité.
Freud, *Le malaise dans la civilisation*

À l'angle de la FNAC bouillonnait une foule
Très dense et très cruelle,
Un gros chien mastiquait le corps d'un pigeon blanc.
Plus loin, dans la ruelle,
Une vieille clocharde toute ramassée en boule
Recevait sans mot dire le crachat des enfants.
Michel Houellebecq, *Non réconcilié*

1. SÉCURISER

La biologie reconnaît que l'être humain est, à l'échelle du vivant, l'une des espèces dont le processus de maturation est le plus long. L'Homo sapiens naît plus immature que les grands singes et atteint son autonomie plus tardivement que les autres animaux. Cette immaturité fondamentale a plusieurs conséquences, qui apparaissent comme autant de traits génériques de notre espèce. Parmi ces traits, on compte notamment la vulnérabilité dite « ontologique » de l'être humain. Comme il nous est impossible de nous en remettre strictement à notre instinct à l'instar des autres animaux, nous dépendons des relations sociales pour survivre, combler nos besoins et nous épanouir.

Dans sa poésie, Michel Houellebecq nomme parfois avec une sincérité déconcertante cette part de vulnérabilité qui nous définit tous, comme dans ce petit tableau où le sujet s'amenuise, dirait-on, au fur et à mesure que se diffuse la réverbération lancinante du mot *chose* et sa sonorité en « z », peu mélodieuse :

Chose entre les choses
Chose plus fragile que les choses
Très pauvre chose
Qui attend toujours l'amour
L'amour, ou la métamorphose¹.

Cette courte strophe pourrait tout aussi bien décrire le destin qui nous attend collectivement : chercher l'amour, ou la métamorphose. Le genre humain, tel qu'il se révèle aujourd'hui – *foule très dense et très cruelle* –, mérite certainement d'être métamorphosé, repensé, redressé.

Jamais je ne ressens davantage le besoin de *purifier le genre humain* qu'au moment de traverser l'univers poétique houellebecquien. Aucun poète ne décrit mieux la façon dont la pensée néolibérale a abîmé le lien entre les individus. Ses petites saynètes pathétiques, qui donnent à voir l'hostilité d'un monde en proie à la déliaison et à la compétition, ont tout pour persuader quiconque que notre époque souffre d'un manque de bienveillance et d'une érosion du tissu social. Lire

Houellebecq, c'est mesurer à quel point la civilisation est un projet inachevé :

On descend de voiture et les ennuis commencent.

On trébuche au milieu d'un fouillis répugnant,

D'un univers abject et dépourvu de sens

Fait de pierres et de ronces, de mouches et de serpents².

Si le néolibéralisme avait pour objectif de créer davantage de richesse pour un nombre plus élevé d'individus suivant la théorie controversée du ruissellement, force est de constater que la concentration du capital dans un nombre restreint de mains (le fameux 1 %) a creusé un écart encore plus abyssal entre les riches et les pauvres. En prenant part à un engrenage dont la séquence « crise économique-déficit-austérité » est désormais connue, la pensée néolibérale a ébranlé les démocraties et généré des scénarios apocalyptiques sur le plan climatique, sans parler de la faillite morale que ce capitalisme sauvage a entraînée en préconisant des valeurs telles que l'individualisme, la compétition entre les individus et la surconsommation³.

Devant cet *univers abject et dépourvu de sens*, comme le nomme le poète, la genèse d'une nouvelle éthique, inspirée par la solidarité et la bienveillance, n'a rien de farfelu. Arrivé à un tel moment inhospitalier de l'humanité, on se dit que tous les ingrédients sont réunis pour faire naître, en creux, le désir d'instaurer une société plus sécuritaire. Si la multiplication de concepts comme les *safe spaces*, les *trigger warnings* et les microagressions, l'instigation d'espaces de dénonciation en parallèle au système judiciaire, et la restriction de mots et de comportements offensants sont des choses bien différentes, elles semblent toutes trois participer d'une sensibilité commune, en cela qu'elles visent un même objectif : protéger cette part de vulnérabilité qui nous caractérise tous, à différents degrés⁴.

La biologie admet que l'une des conséquences de l'immaturation de l'espèce humaine, outre la vulnérabilité ontologique, se trouve dans la « plasticité » de l'être humain, à savoir sa capacité à évoluer au contact d'autres individus et à adapter ses comportements en fonction du contexte. Si cette plasticité n'est pas sans limites, on peut toutefois penser que, d'un point de vue strictement

biologique, l'être humain apparaît comme un sujet perfectible, puisqu'il est continuellement en processus d'apprentissage. Qu'on veuille édifier le genre humain apparaît donc comme un projet tout à fait légitime.

2. MILITER

Il n'est pas étonnant que les concepts sécuritaires soient nés aux États-Unis, ce pays aux mille fractures. Il est peut-être plus étonnant que la société québécoise se soit approprié ces concepts avec autant de ferveur, pour peu qu'on reconnaisse que les enjeux des inégalités et du racisme ne sont pas du tout les mêmes ici que chez nos voisins du Sud.

Au Québec, la lutte pour la transformation de la société en un espace plus sécuritaire est menée principalement par le mouvement *woke*⁵. L'énergie impétueuse des militants *woke* rappelle à certains égards celle des étudiants de Mai 68, d'autant que le vocabulaire utilisé, qui convoque un « nouveau monde », donne espoir que le Québec devienne une société plus juste, plus verte, plus égalitaire. Cette ambition est absolument galvanisante pour quiconque souhaite participer à la marche du monde, pour quiconque s'engage vers un idéal, fût-il inaccessible, ainsi que le décrit le poète :

Le lieu magique de l'absolu et de la transcendance

Où la parole est chant, où la démarche est danse

N'existe pas sur cette Terre,

Mais nous marchons vers lui⁶.

Or qu'est-il arrivé au mouvement *woke* pour que son impétuosité tourne en une fête aussi hargneuse ? Comment expliquer que ses moyens et ses fins se soient ainsi désarticulés ? S'est-il pris au jeu de ses velléités utopistes, de son idéalisme démesuré ?

Le désir d'établir des lieux sécuritaires, s'il part d'une ambition légitime, a entraîné avec lui son lot de dérives. Certains événements, observés principalement sur les campus universitaires, ont mis en lumière la violence avec laquelle des militants ont agi au cours des dernières années. À ce sujet, l'affaire Lieutenant-Duval est un exemple marquant des dérives engendrées par le mouvement *woke*⁷. Elle a en effet montré que certains militants sont sans pitié et qu'ils n'hésitent pas à recourir à la violence, au mépris, à la pseudo-logique et à l'invention de concepts

douteux sur le plan épistémologique pour faire admettre leurs idées. Mais ce qui frappe par-dessus tout dans cette affaire, c'est la véhémence avec laquelle les militants s'en sont pris à une *alliée*⁸. Comment expliquer que Verushka Lieutenant-Duval, qui est visiblement solidaire de la cause progressiste (son cours, rappelons-le, portait sur l'actualisation subversive du « mot en N »), ait été traitée avec aussi peu de bienveillance, malgré ses excuses et sa vraisemblable bonne foi⁹ ? Qu'avons-nous fait de valeurs aussi essentielles que le pardon et la tolérance ? Une chose est sûre, cet événement confirme que l'idéologie clanique mène, toujours, à la haine.

Si l'intention derrière l'action de ces étudiants était d'éveiller la société à la teneur offensante du « mot en N », on peut dire que le pari a été relevé. Une prise de conscience a véritablement eu lieu au Québec – et d'ailleurs, quoi de plus simple, comme l'ont suggéré plusieurs, que d'éviter de dire ce mot ? On est obligé d'acquiescer. Cela dit, cette affaire a aussi créé un précédent qui n'est pas sans conséquences. Si le climat était déjà tendu dans les établissements universitaires, sur les réseaux sociaux et dans certains milieux intellectuels, cette controverse a révélé que ces environnements sont plus que jamais « surveillés » désormais et qu'il vaut mieux adopter un comportement irréprochable, au risque d'être identifié comme le prochain bourreau. L'espace public semble devenu l'extension de cette « prison panoptique » que décrivait Michel Foucault dans *Surveiller et punir*, à savoir un espace disciplinaire complètement ouvert, où l'on se croit constamment vu, même lorsque ce n'est pas le cas. Le principe de redressement, peu coûteux, est extrêmement efficace : il fonctionne sur la peur et sur le regard intériorisé d'un agent moral externe.

C'est devenu un truisme de le dire, mais il faut le répéter : les universités, les réseaux sociaux, les médias et les institutions culturelles sont de moins en moins investis comme des espaces de dialogue et de débat, de choc entre les idées, et sont en train de se transformer en véritables chambres d'écho. On s'ennuie presque du climat plurivocal des assemblées générales de 2012, où rouges et verts débattaient sans vergogne.

Enfin, quelle que soit notre position sur l'usage du « mot en N », l'affaire Lieutenant-Duval a montré le sectarisme de certains militants, qui contribue à instiller, par le

climat d'autocensure qu'il commande, des affects comme la peur, la culpabilité, la haine et le ressentiment¹⁰. Rien dans tout cela n'évoque le grand projet qui inspirait à l'origine ce mouvement. On repassera, en effet, pour l'amour, le soin, l'empathie et la bienveillance...

•

Mais sortons un instant la plume de la plaie. Faut-il réduire le mouvement woke à l'affaire Lieutenant-Duval ? Il serait injuste de juger un mouvement uniquement à ses dérives. Qui plus est, on doit reconnaître que la violence n'est pas l'apanage du wokisme ; à ce titre, on aurait tort, dans cette escalade de tensions, de passer sous silence la réalité des inégalités sociales, qui entraînent avec elles de nombreuses formes de violence et de discrimination. Autrement dit, la hargne des militants woke n'est-elle pas la réponse légitime à un monde violent ? Tous ne parlent-ils pas le même langage ?

Dès lors, condamner unilatéralement l'entreprise woke serait abusif. Ce phénomène a entraîné plusieurs avancées, notamment la mise en lumière du manque de diversité dans nos institutions et la sensibilisation des Québécois et des Québécoises à de nouvelles notions telles que le classisme, le capacitisme, la transphobie, l'antispécisme, etc. Les concepts de *safe space* ou de microagression ont également permis d'introduire dans l'espace public l'idée d'une violence ordinaire que subissent les groupes marginalisés.

Or, là où l'entreprise de purification du genre humain me semble condamnable dans l'escalade des tensions et trouve ses formes les moins dignes, c'est lorsqu'elle commande une certaine orthodoxie, lorsqu'elle suppose que l'insulte (« Raciste ! », « Suprémaciste ! ») peut être une voie d'édification, lorsqu'elle condamne et lynche, lorsqu'elle intimide et n'autorise qu'une seule parole.

Pour l'heure, on peut donc faire un bilan clair-obscur de ce projet de société sécuritaire. Mais un autre point encore, que seul l'avenir pourra confirmer, me semble important à aborder à propos de l'entreprise de purification du genre humain à laquelle nous assistons : l'effet de ressac qu'elle pourrait engendrer.

3. TRANSGRESSER

Il y a quelques années, je suis allée faire des recherches en Israël. La traversée des vieilles villes de Nazareth, de Haïfa et de Jérusalem m'avait laissé une impression de recueillement et de pudeur, de spiritualité et de rigueur – le genre humain semblait, dans ce pays, au paroxysme de son orthodoxie. Israël donnait en effet l'image d'un peuple civilisé, d'une société hautement *sécuritaire*.

Cette image du peuple israélien ne sera toutefois restée intacte que quelques jours, c'est-à-dire jusqu'au moment où une « contre-image », pour utiliser l'expression de Roland Barthes¹¹, est venue briser le portrait lisse que je m'en étais fait : si la société israélienne est, en apparence, aseptisée, sa vie nocturne est quant à elle terriblement sulfureuse.

La vie nocturne israélienne a cette particularité d'être savamment cachée. Elle commence à une heure plus que tardive et se déroule, à proprement parler, en « périphérie » : il faut chercher les fonds de cour, atteindre le deuxième sous-sol, pousser une porte anonyme. Rien n'annonce l'entrée au royaume de Sodome et Gomorrhe.

•

Si l'on ne peut tirer aucune loi générale de ce paradoxe, il m'a semblé que cette réalité révélait néanmoins quelque chose du genre humain. Elle métaphorisait l'idée selon laquelle une société, aussi « surmoïque » soit-elle, ne peut se passer d'une « vie nocturne¹² ».

Dans l'un de ses derniers essais, *Le malaise dans la civilisation*, Freud soutient que la maxime chrétienne *Aime ton prochain comme toi-même* est fondamentalement incompatible avec la nature humaine :

La civilisation doit tout mettre en œuvre pour dresser des barrières devant les instincts agressifs des hommes, pour en réduire les manifestations par des dispositifs psychiques qui réagissent contre. D'où le recours, donc, à des méthodes visant à inciter les êtres humains à des identifications et à des relations d'amour n'aboutissant pas, d'où la restriction imposée à la vie sexuelle et d'où, également, le commandement idéal d'aimer son prochain comme soi-même, qui se justifie en réalité par le fait que rien n'est plus contraire à la nature originelle de l'homme¹³.

À force de nous doter de maximes idéalistes, incompatibles avec la nature humaine, ne sommes-nous pas simplement en train de repousser l'« impureté » ailleurs ? Subirons-nous dans les prochaines années les contrecoups de notre désir de purification morale¹⁴ ?

Dans la foulée de Freud, il m'apparaît évident que le problème avec la « dérive sécuritaire », si on peut l'appeler ainsi, ce ne sont pas ses buts, mais plutôt ses présupposés psychologiques. Ce mouvement ne tient pas compte de la nature de l'être humain, lequel est un animal foncièrement conflictuel, pulsionnel, égoïste et agressif – cette part, si on peut la restreindre en misant sur l'idéal civilisationnel et la plasticité du cerveau humain, ne peut être refoulée complètement. Dès lors, si on formule des interdits qui sont commandés par un idéal d'altruisme et d'amour envers son prochain, il est crucial de penser aussi des lieux de *carnaval*, c'est-à-dire des espaces « non surveillés », des espaces de transgression et d'écarts.

4. CANALISER

Pour éviter un effet de ressac, l'art me semble pouvoir jouer un rôle déterminant. J'entends ici l'art au sens large, en incluant aussi bien les jeux vidéo ou l'humour que le théâtre et le cinéma, bref tout ce qui induit une logique de représentation. Si l'art m'apparaît comme une des pierres angulaires dans la question de la purification du genre humain, ce n'est pas en raison du sacerdoce qu'il peut évoquer, mais plutôt parce qu'il est le premier à subir les conséquences de la dérive sécuritaire. Or, l'art n'est-il pas, dans sa nature même, un *safe space*, un dispositif qui permet de représenter la violence et le conflit *sans les actualiser* ? Il offre la possibilité d'interroger la complexité du réel, de réconcilier des contradictions insurmontables et de se projeter dans l'espace du mal et de l'impureté sans y adhérer – il se situe, pour ainsi dire, au-delà de la morale¹⁵.

La transformation de l'art en « travail social », pour reprendre la formule de l'essayiste Olivier Neveux, qui s'est penché sur la politisation du théâtre en France dans un brûlot publié en 2019¹⁶, a de quoi inquiéter. Le phénomène de moralisation de l'art auquel on assiste au Québec depuis quelques années, de par l'« inconscient subventionnaire » qui plane au-dessus des artistes, conduit ceux-ci à adopter une pratique créatrice alignée sur la politique culturelle et à désinvestir l'art comme pratique subversive.

Les artistes doivent être en mesure de se prévaloir de l'art comme dispositif carna-

lesque, soit comme un dispositif où les places et les parts peuvent être repensées, où des contre-discours peuvent être formulés, où les interdits n'existent plus pendant un moment déterminé. L'art, lorsqu'il n'est pas investi comme un instrument idéologique au service d'un groupe ou d'une cause, peut jouer un puissant rôle cathartique.

5. CÔTOYER (CONCLUSION AUTO-ETHNOGRAPHIQUE)

Pour aucun travail je n'ai remué autant stylo et papier, déplacé autant de livres dans ma bibliothèque, renommé autant de fichiers dans mon ordinateur et cherché autant d'interlocuteurs dans mon réseau que pour cet écrit, qui pourtant parle de choses banales.

Fallait-il que j'arrive au bout du processus d'écriture pour comprendre que ma difficulté à écrire ce texte est, en fait, un symptôme de notre époque « sécuritaire » ? Écrire sur l'entreprise de « purification du genre humain » peut s'avérer un exercice autoethnographique¹⁷, en cela qu'il permet de dévoiler certains éléments d'une culture par l'observation de ses propres comportements. J'aimerais, en guise de conclusion, exposer point par point les trois pensées qui me viennent à l'issue de ce processus d'écriture.

Premièrement, l'écriture de ce texte m'a conduite à « penser contre moi-même », pour reprendre la formule de Péguy, et m'a plongée dans un questionnement éthique. L'entreprise de purification du genre humain vise un objectif noble avec lequel on peut difficilement être en désaccord. Dès lors, en critiquant ce mouvement, suis-je en train de nuire à la cause ? Ses dérives ne sont-elles que passagères, une sorte de prix à payer pour amorcer un réel changement du monde ? Ma résistance à monter dans le train avec les autres n'est-elle qu'un mécanisme d'autoconservation, un attachement trop profond à certaines valeurs du passé, voire une « modophobie¹⁸ », pour reprendre le néologisme de l'essayiste Thomas O. St-Pierre ? Dans le même ordre d'idées, l'anticipation d'un éventuel ressac est un argument souvent utilisé par ceux qui cherchent à disqualifier les transformations d'une société. Cette rationalisation me servirait-elle à cultiver l'illusion qu'un bouleversement des valeurs entraîne nécessairement des retombées négatives ?

En deuxième lieu, il apparaît difficile d'avoir le recul nécessaire pour mesurer l'importance du *wokisme* et évaluer ses retombées – positives ou négatives – à long

terme sur la société québécoise. D'un côté, l'histoire a montré que les mouvements politiques privilégiant la censure, le dogmatisme, la surveillance et l'orthodoxie se sont souvent cachés sous des apparences d'égalité, de bonté et de pureté morale, et ont engendré les régimes les plus totalitaires. Faut-il donc s'inquiéter de la progression de l'idéologie *woke* au sein des élites financières, des GAFAM, de la fonction publique, des universités, des politiques culturelles et des entreprises les plus influentes, lesquelles participent désormais à l'émergence d'un capitalisme *woke* (*woke capitalism*) cherchant à séduire les consommateurs de demain ? Par ailleurs, il y a lieu de se questionner sur l'importance de la pensée *woke* dans la société québécoise, une importance qui me semble exagérée par une certaine paranoïa médiatique. Il suffit de sortir de l'île de Montréal ou de n'avoir jamais mis les pieds sur un campus universitaire pour mesurer à quel point ce phénomène est marginal. En ratissant le territoire à la grandeur du Québec, on est forcé de constater que le *wokisme* est comme Godot, à savoir sur toutes les lèvres, mais observé nulle part : le Québec est dirigé par un gouvernement nationaliste de centre droit, les changements climatiques ne cessent de progresser, les femmes canadiennes gagnent en moyenne 0,77 \$¹⁹ pour chaque dollar gagné par les hommes, des incidents racistes ont mené à la mort d'une femme autochtone à l'hôpital de Joliette, les victimes dénonçant des comportements abusifs payent cher leur prise de parole²⁰, etc. Considérant de tels faits, on peut dire que la société québécoise ne semble pas à l'aube d'une transition radicale, ni d'une « révolution raciale ».

En troisième lieu, ma difficulté à écrire ce texte est sans doute aussi attribuable à la peur d'offenser un groupe par mes propos – de devenir la proie de la « trappe kafkaïenne » (*Kafka trap*²¹) et de recevoir des attaques *ad hominem*, plutôt que d'être critiquée sur le plan des idées. S'ensuit une envie soudaine de recommencer mon texte pour en écrire un autre plus consensuel et de céder au signalement de vertu (*virtue signalling*) – ne serait-ce pas plus facile ? Enfin, ce processus d'écriture me conduit à m'interroger, plus largement, sur le destin de la pensée critique au Québec. Notre recherche obstinée du consensus, notre recours à l'ouverture d'esprit comme valeur tutélaire et le primat que nous accordons à la mise en valeur de l'*ethos* personnel au détriment des idées (*logos*) me

semblent conduire directement à la mort de la pensée critique.

Mais contre cette fausse croyance voulant qu'on ne puisse plus rien dire, et qui incite de plus en plus de gens à se taire, je pense qu'il est encore tout à fait possible de dialoguer, de penser le monde comme un spectre plutôt qu'en termes binaires. Il est crucial de contrer le mutisme et de se donner le droit de réfléchir, au risque de changer d'idée. Il importe, surtout, de tailler une place en soi pour l'ambivalence.

Peut-être, finalement, que purifier le genre humain ne consiste qu'à apprendre à se côtoyer, comme le suggère l'essayiste Marielle Macé dans un très beau texte intitulé *Sidérer, considérer* (Verdier, 2017), qui réfléchit au sort des migrants en France : « Le côtoiement est justement la tâche politique ordinaire ; c'était, pour Claude Lefort, le mot de la démocratie : avant même la relation en effet, le côte à côte, le côtoiement – où il faut faire avec les autres, s'accorder à se désaccorder. Lefort ajoutait que de ce point de vue on ne saurait localiser l'homme dans la société : il n'y a pas quelque chose comme la société, qui serait un contenant, comme un pays dans lequel on se tiendrait. Il n'y a que des mouvements d'aller vers ou de s'en abstenir, ou tout au mieux de frôler²²... » ■

1. Michel Houellebecq, *Non réconcilié. Anthologie personnelle 1991-2013*, Gallimard, coll. « NRF/Poésie », 2014, p. 91.

2. *Ibid.*, p. 159.

3. Voir, à ce sujet, le chapitre « La fabrique du sujet néolibéral » dans l'ouvrage *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale* (La Découverte/Poche, 2010 [2009]). Le sujet néolibéral, que Pierre Dardot et Christian Laval appellent le « néosujet », est décrit comme l'être du *self-help* et de l'entreprise de soi, ce qui le met à risque de développer des symptômes comme la dépression, la perte d'identité, la « perversion ordinaire » et la démoralisation.

4. Dans son essai sur les *Politiques de la vulnérabilité* (CNRS Éditions, 2018), la philosophe Marie Garrau distingue deux types de vulnérabilité. Le premier type est celui qu'on peut qualifier d'« ontologique » et désigne la fragilité dans laquelle on peut tous être plongés lorsqu'on traverse des expériences universelles comme le deuil, la maladie, la séparation, la violence, etc. Le deuxième type de vulnérabilité est dite « problématique » et varie d'une personne à l'autre, car cette fragilité dépend de plusieurs facteurs tels que la classe sociale, le genre, l'âge, l'orientation sexuelle, la race, le statut matrimonial, la situation d'emploi, etc. Une éthique féministe, celle de la sollicitude (*care*), fait de la vulnérabilité l'un de ses concepts phares et vise à instaurer une « société du soin », en misant sur les liens de dépendance qui unissent les individus plutôt que sur l'autonomie individuelle.

5. Le mouvement *woke* a opéré un déplacement de la lutte des classes vers une lutte axée davantage sur le concept d'« identités politiques » ; on peut parler d'une « lutte pour la reconnaissance » (A. Honneth) des groupes marginalisés. En outre, il faut souligner la teneur péjorative associée au terme *woke*, dans la mesure où il est, plus souvent qu'autrement, utilisé par ceux qui critiquent ce mouvement – en effet, peu de militants revendiquent cette appellation. L'intégration de tous les concepts sécuritaires sous le terme général de *wokisme* relève d'une volonté de synthèse et vise à simplifier cet exposé.

6. Michel Houellebecq, *Poésie, J'ai lu*, 2014, p. 200.

7. La professeure de l'Université d'Ottawa a utilisé le « mot en N » dans le cadre d'un cours où elle abordait la question de la réactualisation subversive de ce terme. Par la suite, une étudiante a envoyé un courriel à la professeure pour l'aviser que l'usage de ce mot l'avait blessée. Verushka Lieutenant-Duval a proposé aux étudiants de tenir un débat sur l'usage du terme lors du cours suivant. Or, l'affaire s'est enflammée sur les réseaux sociaux, alors qu'on a dévoilé des renseignements personnels sur la professeure (dont l'adresse de son domicile). Puis, cette dernière a été

suspendue pour quatre cours. Le recteur de l'Université d'Ottawa, Jacques Frémont, ne l'a pas défendue, soutenant plutôt que la liberté pédagogique avait des limites.

8. On a pu constater ce genre d'opprobre envers des alliés lors d'autres événements militants. C'était marquant au cours des polémiques entourant les spectacles *SLAV* et *Kanata*. Robert Lepage a été vertement critiqué et dépeint comme « raciste », alors qu'il est considéré comme un allié de la cause autochtone depuis des années. On pourrait dire la même chose de l'Association des libraires du Québec (ALQ), un petit organisme qui ne fraye pas, de toute évidence, avec les idées de droite, mais qui a été condamné pour avoir publié les prescriptions littéraires de François Legault. On en vient à se demander pourquoi ces militants ne s'en prennent pas à des groupes de droite ou qui se réclament d'une pensée suprémaciste blanche. En effet, pourquoi manifestent-ils devant le TNM plutôt que devant les bureaux des radios-poubelles ? Alors que ce mouvement pourrait fédérer les progressistes autour d'idéaux communs, il divise en excluant des alliés qui ne sont pas suffisamment « purs ». Le schisme récent qu'on a observé au sein de Québec solidaire entre les « anciens » militants solidaires et le Collectif antiraciste décolonial illustre bien cette division des forces progressistes.

9. « Je suis fière de cette jeunesse qui se lève pour dénoncer les inégalités, les injustices, qui sont liées tant aux discriminations ou à l'origine ethnique ou sociale, ou même le harcèlement, les agressions à caractère sexuel », confie la professeure peu de temps après les événements. Radio-Canada, 21 octobre 2020, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1742721/professeure-universite-ottawa-controverse-communaute-noire>.

10. Signe des temps : parmi les gens à qui j'ai parlé de ce projet d'article, plusieurs ont évoqué mon « courage » et m'ont invitée à la prudence.

11. Sous l'entrée « Un petit point du nez » des *Fragments d'un discours amoureux* (Seuil, 1977, p. 33) : « ALTÉRATION. Production brève, dans le champ amoureux, d'une contre-image de l'objet aimé. Au gré d'incidents infimes ou de traits ténus, le sujet voit la bonne image soudainement s'altérer et se renverser. »

12. Ce type de contraste est observable dans plusieurs cultures. On peut penser par exemple au Japon, une société axée sur le travail et on ne peut plus aseptisée sur le plan sanitaire, qui interdit aux citoyens de fumer dans certains endroits publics (notamment sur le trottoir), mais qui autorise la cigarette à l'intérieur des bars.

13. *Le malaise dans la civilisation*, Points, 2010 [1930], p. 121.

14. On peut craindre que, en réaction au *wokisme*, des mouvements populistes naissent ou encore que des individus se tournent massivement vers le conservatisme, aspirant à provoquer un retour du balancier.

15. Je renvoie ici le lecteur aux thèses de Georges Bataille sur la littérature (*La littérature et le Mal*).

16. Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*, La Fabrique, 2019.

17. En anthropologie, la démarche autoethnographique désigne une méthode d'analyse du réel fondée sur l'observation de soi dans une culture : « [L']autoethnographie est une forme ou une méthode de recherche qui implique l'auto-observation et l'investigation réflexive dans le contexte du travail ethnographique sur le terrain et de l'écriture. » (Garance Maréchal, « Autoethnographie », dans Albert J. Mills, Gabrielle Durepos et Elden Wiebe [dir.], *Encyclopédie des études de cas*, vol. 2, Sage Publications, 2010, p. 43.)

18. Terme désignant la haine de l'époque moderne (voir *Miley Cyrus et les malheureux du siècle*, Atelier 10, 2018).

19. Données issues de la Fondation canadienne des femmes (2019), basées sur les revenus annuels des travailleuses et travailleurs à temps plein au Canada (<https://canadianwomen.org/fr/les-faits/lecart-salarial/>). Ces chiffres s'expliquent par le fait que les femmes travaillent plus fréquemment à temps partiel ou occupent plus souvent des emplois dans le secteur tertiaire, qui sont moins bien rémunérés.

20. Dans l'affaire Nolin-Morin, par exemple, la violence avec laquelle Safia Nolin a été traitée sur les réseaux sociaux est incomparable au traitement, beaucoup plus clément, réservé à Maripier Morin (on se souviendra, par exemple, que cette dernière a été mise en nomination aux prix Artis, avant de se retirer).

21. L'argument reposant sur la logique suivante : « Si tu nies que tu es une sorcière, c'est que tu en es une. »

22. Marielle Macé, *Sidérer, considérer*, Verdier, 2017, p. 20.

Sarah-Louise Pelletier-Morin est candidate au doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Sa thèse porte sur la politisation du théâtre au Québec. Elle collabore à plusieurs revues de littérature et de cinéma et a dirigé le collectif *Mythologies québécoises* (Nota Bene, 2021).